

A black and white close-up portrait of a man with dark, curly hair and a slight smile, looking directly at the camera. The lighting is dramatic, highlighting his facial features.

VÉRONIQUE
MORTAIGNE

MANU
CHAO

UN NOMADE CONTEMPORAIN

DON QUICHOTTE
Extrait de la publication

Manu Chao,
un nomade contemporain

Véronique Mortaigne

Manu Chao,
un nomade
contemporain

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2012.

ISBN : 978-2-35949-120-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Luana, ma fille
*Sul-Americana, linda Brasileira,
mestiça cabeçuda, Sertajena sem medo*

Prologue

S'il fallait définir le parcours de Manu Chao, chanteur, auteur, compositeur, voyageur, nous nous référerions à une toile du peintre majorquin Miguel Barceló. Intitulée *Boubou baby-foot*, elle figure une table de baby-foot stylisée, légèrement bancale sur un fond de sable ocre. Les tiges sont des fils distendus, presque des barbelés, et les joueurs des sortes de petits oiseaux fragiles, perchés, suspendus au-dessus d'un tapis d'un bleu de mer. Des exilés, des clandestins, des économes de soi.

En Afrique, au Mali, où a beaucoup vécu l'artiste catalan, comme en Colombie ou en banlieue parisienne, où s'ancre Manu Chao, le baby-foot est l'attribut indispensable du bistrot. Barceló a occulté la balle au centre, mais de la bordure s'échappe facétieusement un petit singe noiraud. Le *monkey* de la Mano Negra était un animal bondissant qui ne prenait de leçons de personne, lucide, habile, véloce.

Manu Chao n'est pas insaisissable, mais il est difficile à attraper. En dehors des sentiers balisés des concerts officiels, on le trouvera aisément, mais par hasard, dans les bars, cafés, troquets, bouges, *cantinas*

et *botequins*, bref, au bistrot, espace démocratique où l'on cause, où l'on chante, où l'on tue le temps des dimanches, où l'on prolonge la nuit avec les gens du quartier, femmes légères, ouvriers philosophes, intellectuels portés sur la bouteille, chanteurs par accident, musiciens par passion.

Parfois, Manu Chao apparaîtra ; à Pigalle buvant un café en terrasse ; à Berlin sur un trottoir, guitare en main, improvisant devant les flâneurs incrédules ; à Buenos Aires, autour d'un *asado* avec ses copains fous de Radio Colifata. C'est à chaque fois improbable : on le croyait à Caracas, il est en Galice ; on le croyait à Fortaleza, il est en Écosse ; on le croyait chez lui à Barcelone, dans le quartier populaire de Poble Nou, il est en balade politique dans le Sahara-Occidental. Une anguille. Rien ne sert de lui fixer un rendez-vous, il n'aime pas ça.

Pas de chope de bière ni de tequilas posées sur les rebords du *Boubou baby-foot* de Barceló. Le cadre est trop sommaire. L'Espagnol des îles a ajouté du flou, de l'incertitude chez ces petits bonshommes démunis qui tiennent sur un fil, remplaçant les figurines métalliques aux shorts courts et pieds compacts que d'habiles poignets font habituellement tourner et shooter droit au but. Les footballeurs de Barceló ne touchent pas terre. Au mieux, seul un Diego Maradona, « le gosse en or », pourrait les concurrencer. Manu Chao aime Diego, comme il a aimé Che Guevara ou le sous-commandant Marcos, parce que leurs audaces ont cassé les frontières.

Manu Chao a beaucoup écouté les radios populaires, il a pris des bus brinquebalants. Il a compris

la fragilité humaine, et en particulier celle des gens qui ne peuvent même pas jouer au baby-foot, parce qu'ils sont pauvres et sans papiers. Manu Chao a placé au centre de ses chansons ces clandestins qui ont réussi à traverser la Méditerranée à la nage pour rejoindre l'Espagne ou à escalader le mur qui sépare les États-Unis du Mexique. Ces transhumances sont bien l'affaire du siècle (du xx^e et du suivant qui vient de commencer). Il les décrit avec concision, et tous les déplacés, les décalés, les émigrés, les originaires de... s'identifient immédiatement aux *desaparecidos* de la chanson. C'est à cela que tient son immense succès.

Manu Chao danse sans optimisme, mais il a la foi du charbonnier. Tout a été dit à propos du déplorable état du monde d'aujourd'hui. Des kilomètres de papiers, des tonnes d'images, des tombereaux de photographies, des meetings par centaines de milliers. Rien n'a changé, dit Manu Chao, soudain saisi d'une infinie tristesse qu'il compense par une envie irrésistible d'initier la fête. Pour cela, le gamin de Sèvres, fils de journaliste « international », a fait un beau mariage, avec les sons du monde. Pour autant, le « King of Bongo », primate intelligent, ne s'est pas laissé embarquer dans des plans de sono-mondiale. Manu est un homme du Sud, il a remixé ses propres composantes culturelles, replaçant la latinité au centre de la géopolitique planétaire.

Agile et inconscient, le petit singe noiraud sautille sur les fils intercontinentaux tissés par l'histoire : Galicien par son père, il explore les joutes poétiques d'un Brésil marqué par la péninsule Ibérique ; Basque

par sa mère, il s'enfonce dans les arcanes d'un Mexique contemporain où l'on pratique la pelote ; Français de naissance, il papillonne dans le rock alternatif des années 1980, récupère les Clash, Bob Marley, les Gitans pop Los Chunguitos et le pianiste cubain Bola de Nieve. Homme de son époque, il trimballe une petite caméra, un magnétophone et un ordinateur. Il enregistre tout, les speakers de la radio, les sirènes, les chanteurs de rue, la voix des filles bavardes et des garçons bravaches, avant redécoupage à la sauce Manu. Voilà pourquoi il est un musicien important.

Mais comment le suivre ? Y a-t-il une histoire à raconter ? Sa vie, son œuvre, ses amours ? On n'allait tout de même pas s'abaisser à poireauter en attendant un rendez-vous aléatoire, ponctué de la sourde interrogation du fils d'intellos passé au peuple (« En quoi mériterais-je qu'on écrive un livre sur moi ? »), trouvant un écho immédiat : « En quoi mérite-t-il qu'on publie un livre sur lui ? » Alors, il fallut partir en voyage. Ce fut une passionnante solution, faite de hasards, d'échantillonnages à base d'éléments picorés de-ci de-là, dans la très prolifique banque de données que constituent l'internet alimenté par les fans, les films documentaires, les entretiens donnés à la presse par Manu Chao tout au long de trente ans de carrière musicale et politique, et les rencontres de fin de nuit.

Et puisque Manu Chao cultive :
le droit à la paresse,
l'obstination au travail,
la sobriété comme principe de résistance à la dépense
consomériste,

l'épure en chanson,
la profusion rythmique,
le tricotage savant des sons électroniques, etc., il nous fallut explorer par nous-mêmes des territoires complexes, contradictoires, marier José Bové et le Tapon de Darien, le marécage qui bloque le passage entre les Amériques. Réécouter « Me gustas tu », chanson d'amour où se glissent au hasard des concerts et en demi-mots Marisa Paredes, l'actrice espagnole fétiche révélée par *Talons aiguilles* de Pedro Almodovar, et sa fille, comédienne, Maria Isasi. Réécouter « Clandestino » où le dernier vers change au gré des combats, *Arpaio clandestino* (pour le shérif raciste de Phoenix), *Fujimori illegal* (pour l'ex-président péruvien corrompu)... Une belle aventure !

La vie, la fête, la scène

Creil, 35 000 habitants, est au centre d'une agglomération trois fois plus importante. La réputation de l'ensemble urbain n'est plus à faire : elle est détestable. Que ce soit face à l'affaire des foulards en 1989, qui aboutit à l'exclusion de trois adolescentes du collège Gabriel-Havez (deux tiers d'élèves musulmans, vingt-cinq nationalités) parce qu'elles refusaient de quitter le foulard islamique, pratique jugée contraire à la laïcité, que ce soit en référence aux statistiques élevées de la délinquance dans le haut de Creil, la ville est toujours citée pour ses « embrouilles ». Cette Picardie proche de Paris appartient à des non-territoires : elle est traversée par les TGV et les autoroutes, mais on ne s'y arrête pas. Pour la culture, les Picards descendent à Paris, les Parisiens ne montent pas chez eux.

En juin 2011, au Mix Up Festival, l'ambiance est détendue. L'Oise coule en douceur, le public est allongé dans l'herbe, et la *ganja* maintient le lien social. Les sound systems – grosses baffles, coiffures rastas – jalonnent le chemin qui mène à la grande scène, au bout de l'île Saint-Maurice. Certains promènent des tee-shirts imprimés de feuilles de cannabis, d'autres

ont ressorti des antiquités (un sweat Mano Negra, par exemple). Torse nu, des garçons dansent ; en débardeurs et pantalons bouffants, des filles à cheveux nattés reprennent en chœur l'hymne générationnel de Mano Chao, « Clandestino ». Nous sommes, dit une affichette apposée sur un camion-buvette, au cœur d'« un voyage rebelle et festif ».

Le Mix Up a commencé le 3 juin par une *block party* (rencontres de hip-hop, graff, dub...) à Montataire, aux Martinets, un quartier « chaud ». Pendant près d'un mois, le festival a déployé des « Éphémères », rencontres de quartier, interventions dans les bars et les écoles, avec le soutien de la scène de musique actuelle (Smac) de Creil, la Grange à Musique, qui fut l'une des premières à accueillir la Mano Negra à la fin des années 1980. Mano n'oublie pas.

Le chanteur a sillonné les Amériques du Sud et du Nord. Il a mis en transe 200 000 spectateurs sur le Zocalo, la grand-place de Mexico, en 2006. En ce mois de juin 2011, il vient à Creil, pour six mille jeunes gens et jeunes filles éparpillés dans une prairie. Comment est-il arrivé là ? Il s'est déplacé parce que le Mix Up Festival est un projet citoyen, « un truc de débrouille », où il a des « potes ». « À la base », ses amis Kamel (à la technique) et Mokhtar Bahnas, l'un des cofondateurs du feu festival Furia Sound de Cergy-Pontoise, étaient allés l'écouter dans la petite salle du Trabendo à Paris, lors d'un concert surprise (et fleuve) deux mois auparavant. Ils l'avaient approché pour qu'il vienne au Mix Up. Comme souvent chez Chao, tout avait fini en fête et, tard dans la nuit, les compères avaient évoqué une aventure commune, la

Caravane des quartiers, festival itinérant et citoyen créé en 1989 au Val-Fourré à Mantes-la-Jolie.

Le hasard avait fait le reste : aucun concert n'était inscrit au planning de Manu et de sa Ventura, le trio galvanisant et efficacement réduit qui l'accompagne sur scène depuis le début de l'année 2011. Le bricolo Mix Up avait parié sur la chance, concevant à l'avance son affiche avec un graphisme proche de l'esthétique des pochettes de disques ou du site Internet de Manu Chao, bleu électrique, rouge sang et jaune d'or.

Quelques minutes avant de monter sur scène, dans les loges (des toiles de tentes tendues sur la prairie), Manu rend visite à son voisin, le reggaeman ivoirien Alpha Blondy, un chanteur d'opinion qui dénonce les travers politiques avec une vigueur inoxydable. Chez l'un et l'autre, quelle énergie ! L'Africain opposant à l'ex-Président Laurent Bagbo et le Franco-Espagnol réfugié à Barcelone (pour la liberté qui y règne) jouent sur la corde du plaisir, des rythmes défouloires, des longues lignes de basse, des slogans et des réflexions politiques rentre-dedans. À 15 euros l'entrée, et pour deux générateurs d'énergie politique en un soir, le Mix Up est un beau cadeau, qui plaît à Manu Chao.

Un concert est un tout, composé aussi d'ambiances, de rencontres. À Creil, dans les loges donc, à l'entracte, Manu est en baskets colorées et panta court. Alpha Blondy tire sur une cigarette électronique, avec fumée artificielle et bout incandescent, dernier recours contre l'excès de ganja et de blondes américaines. En casquette et dreadlocks, il est au milieu de sa bande, sa famille et ses musiciens du Solar System, et se livre à des échanges philosophiques. De passage sous la

tente, Kader, un pote de Manu depuis la Mano Negra, et qui n'a plus sa dentition complète, en rajoute et pose la fête comme le pivot de la vie en société, de la vie tout court.

Les coulisses de concert n'ont pas seulement une utilité alimentaire ou vestimentaire. Les regards s'y croisent. Manu Chao vit par la scène la seule alchimie qui l'intéresse, et de plus en plus. Alpha Blondy est un incorrigible bavard. Il fut un ardent défenseur de la *marijuana illegal*, l'herbe roulée des rastas. À cinquante-huit ans, il a cessé d'en fumer, dit-il. Pas Manu. L'Africain échevelé était un spécialiste de la crise de nerfs, du délire. Manu le Latin a vite appris à se ménager en évitant les excès. Ils ont en revanche en commun une lucidité débordante, et un ennemi héréditaire : « Babylon », que les rastas exècrent au nom de la Bible. Babylon est cette civilisation du profit et de la manipulation, qui se vautre dans l'abondance, relègue la mère-nature au rang de réceptacle à poubelle, et les hommes à celui de pantins.

« La démocratie du plus fort est toujours la meilleure », martèle l'Africain, revenant sur « Sankara », une chanson qu'il vient d'interpréter, où il s'en prend au leader burkinabé Thomas Sankara, assassiné en 1987. « Ce n'est pas lui que j'attaque mais les coups d'État, y compris celui qui l'a porté au pouvoir en 1983. En renversant Jean-Baptiste Ouédraogo, Sankara avait ouvert la boîte de Pandore. La pratique du coup d'État s'apparente au grand banditisme, au braquage de banque. Les pays occidentaux, les ex-colonisateurs, doivent cesser de légitimer des groupes de dix crétins de caserne en treillis, persuadés par un

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2012. N° 103488 (00000)
Imprimé en France